

L'ARCHE *Editeur*

Thornton WILDER

Le Train de nuit Hiawatha

Traduit par
Julie Vatain

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Le Wagon-lit Hiawatha

Pièce en un acte
de Thornton Wilder
(1931)

Traduction de Julie Vatain (julie.vatain@gmail.com)

PERSONNAGES

	LE REGISSEUR
<i>Compartiment Trois :</i>	UNE FOLLE, Mme Churchill UN ASSISTANT, M. Morgan UNE ASSISTANTE, infirmière diplômée
<i>Compartiment Deux :</i>	PHILIPPE
<i>Compartiment Un :</i>	HENRIETTE, la jeune femme de Philippe
<i>Couchette Un :</i>	UNE DAME CELIBATAIRE
<i>Couchette Trois :</i>	UN DOCTEUR D'UNE QUARANTAINE D'ANNEES
<i>Couchette Cinq :</i>	UNE AIMABLE ET RONDELETTE FEMME DE CINQUANTE ANS
<i>Couchette Sept :</i>	UN INGENIEUR, Bill, en route vers la Californie
<i>Couchette Neuf :</i>	UN INGENIEUR, Fred
	LE PORTEUR, Harrison GROVER'S CORNERS, OHIO LE CHAMP LE VAGABOND PARKERSBURG, OHIO LE TRAVAILLEUR, M. Krüger, un fantôme LE TRAVAILLEUR, un veilleur UN MECANICIEN
<i>Les heures :</i>	DIX HEURES, ONZE HEURES, MINUIT
<i>Les planètes :</i>	SATURNE, VENUS, JUPITER, LA TERRE
<i>Les Archanges :</i>	GABRIEL, MICHEL

DECOR

Un wagon-lit dans un train de la compagnie Pullman, qui fait son chemin de New York à Chicago par une nuit de décembre 1930.

Au fond, la scène est traversée par un balcon, un pont ou un podium, qui se prolonge en coulisse des deux côtés. Deux volées d'escalier y conduisent depuis la scène. Il n'y a pas d'autre décor.

Quand le rideau se lève, le Régisseur est occupé à dessiner des lignes sur le sol avec un bout de craie, près de la rampe.

LE REGISSEUR : Voici le plan d'un wagon-lit. Il porte le nom du chef indien Hiawatha ; nous sommes le vingt-et-un décembre, et le voilà en route de New York à Chicago. Ici à votre gauche se trouvent trois compartiments. Ici, le couloir, et cinq couchettes basses. Toutes les couchettes sont pleines, en haut comme en bas, mais pour les besoins de cette pièce nous limiterons notre intérêt aux personnes qui occupent les couchettes du bas, du côté impair seulement.

Les lits sont déjà prêts. Il est neuf heures et demie. La plupart des passagers sont couchés derrière leurs rideaux verts. Ils sont en train de faire tomber leurs chaussures par terre et de se débattre avec leur pantalon, ou bien ils se demandent s'ils oseront laisser leurs objets de valeur dans la taie d'oreiller pendant la nuit.

Bon, allez ! En scène, tout le monde !

Les acteurs entrent en portant des chaises. Chacun improvise sa couchette en plaçant deux chaises « face à face » dans son espace délimité à la craie. Puis ils s'assoient dans l'une des chaises, profil au public, et posent les pieds sur l'autre. On se contentera de cela pour montrer qu'ils sont couchés.

Les passagers des compartiments font de même.

COUCHETTE UN : Porteur, vous penserez bien à me réveiller à six heures moins le quart.

LE PORTEUR : Oui, madame.

COUCHETTE UN : Je suis certaine que je ne fermerai pas l'œil une seconde, mais je veux qu'on me prévienne à six heures moins le quart.

LE PORTEUR : Oui, madame.

COUCHETTE SEPT : *Passe la tête entre les rideaux.* Psst ! Porteur ! Psst ! Comment diable est-ce qu'on allume la deuxième lampe ?

LE PORTEUR : *Essaie de faire marcher la lampe.* Je crois bien que c'est une panne, monsieur. Va falloir utiliser l'autre côté.

LE REGISSEUR : *Voix de fausset ; il joue le rôle d'une femme dans l'une des couchettes du haut.* Puis-je demander si quelqu'un dans ce wagon aurait la gentillesse de me prêter un peu d'aspirine ?

LE PORTEUR : *S'affaire à la hâte.* Oui, Madame.

COUCHETTE NEUF : *L'un des ingénieurs ; il longe le couloir et tombe dans la couchette cinq.* Pardon, Madame, pardon. C'est une erreur.

COUCHETTE CINQ : *Grommelle.* A-t-on jamais vu une chose pareille ?

COUCHETTE UN : *Dans un chuchotement strident.* Porteur ! Porteur !

LE PORTEUR : Oui, Madame.

COUCHETTE UN : Ma bouillotte fuit. Il vaut mieux que je vous la donne, je crois. Il va falloir que je m'en passe pour cette nuit. Quel désagrément !

COUCHETTE CINQ : *Âprement, au passager couché au-dessus d'elle.* Jeune homme, occupez-vous de vos affaires, si vous ne voulez pas que je vous dénonce au contrôleur.

LE REGISSEUR : *Jouant le rôle de la couchette d'en haut.* Excusez-moi, Madame. Je ne voulais pas vous déranger. J'ai fait tomber mes bretelles et j'essayais de les rattraper.

COUCHETTE CINQ : Eh bien les voilà. Maintenant, dormez. Ne dirait-on pas que tout le monde veut se précipiter dans ma couchette ce soir ! *Elle sort la tête.* Porteur ! Porteur ! Soyez charitable, apportez-moi un verre d'eau, voulez vous ? Je meurs de soif.

COUCHETTE UN : Bill !

Pas de réponse.

Bill !

COUCHETTE SEPT : Ouais ? Qu'ess'y a ?

COUCHETTE NEUF : Tu me files un de ces magazines, s'te plaît ?

COUCHETTE SEPT : Tu veux lequel ?

COUCHETTE NEUF : N'importe. *Histoires policières.* N'importe.

COUCHETTE SEPT : Oh, Fred, j'y suis en plein milieu, des *Histoires policières.*

COUCHETTE NEUF : Pas de problème. Passe-moi les *Histoires de l'ouest...* Merci.

LE REGISSEUR : *Aux comédiens.* Bon, allez ! Chut ! chut ! chut ! *Au public.* Je veux maintenant que vous les écoutiez penser.

Un instant de pause, puis tous entament un murmure, un chuintement très doux. Tour à tour, chacun se fait entendre par dessus les autres.

COUCHETTE CINQ (*La femme de cinquante ans*) : Voyons voir : j'ai la poupée pour le bébé. La combinaison pour Marietta. Le stylo à encre pour Hubert. L'abonnement au *New York Times* pour Georges...

COUCHETTE SEPT (*Bill*) : Bon sang ! Liliane, si tu n'es pas celle que je crois, je suis cuit... C'est sans doute pas stratégique d'avouer à une femme qu'on est allé jusqu'en Californie pour la voir. Je concocterai quelques fariboles, tiens, je dirai que je suis en voyage d'affaires. Est-ce qu'on m'a déjà vu dans un état pareil pour une autre ? C'est vrai, il y a eu Martha. Mais c'était pas la même chose. Je ferais mieux d'essayer de lire, ou je vais me rendre dingue. « Comment saviez-vous qu'il était dix heures lorsque le visiteur a quitté la maison ? demanda le détective. Parce qu'il était dix heures, répondit la jeune fille, j'éteins toujours les lumières

dans le jardin d'hiver et dans le couloir du fond. En descendant l'escalier j'ai entendu le maître qui parlait à quelqu'un à la porte d'entrée. Je l'ai entendu dire 'Eh bien, bonne nuit...' »... Bah, j'ai pas envie de lire ; j'aime mieux penser à Liliane. Ces cheveux blonds. Ces sacrés yeux !...

COUCHETTE TROIS (*Le Docteur lit pour lui-même à voix haute un extrait d'un journal médical à faire dresser les cheveux sur la tête ; de temps à autre il ponctue sa lecture d'un « et alors ? » interrogatif.*)

COUCHETTE UN (*La Dame célibataire*) : Je ne vais pas fermer l'œil de la nuit, j'en suis certaine. Autant me faire à l'idée tout de suite. Je me demande ce qui a pris à cette bouillotte de se mettre à fuir dans le train, on n'a pas idée. Bon, si je m'allonge sur le côté droit et que je respire profondément en pensant à des jolies choses, j'arriverai peut-être à m'assoupir.

Et finalement.

COUCHETTE NEUF (*Fred*) : C'est l'idée la plus insensée que j'ai jamais eue. J'y ai perdu trois ans. J'aurais pu économiser trente mille dollars pendant ce temps, si seulement j'étais resté ici. Quelle idée j'ai eue d'aller trafiquer des contrats avec ces foutus Soviétiques. Fichtre, je pensais que ce serait intéressant. Intéressant, tu parles, fichtre ! J'y ai perdu trois ans. Je ne sais même pas si l'entreprise voudra encore de moi. Je me fais avoir comme un bleu. Va falloir que je grandisse.

LE REGISSEUR se dirige vers eux à grands pas, la main levée, en criant « Chut » : leur chuchotement cesse.

LE REGISSEUR : Ça ira !... Un petit instant. Porteur !

LE PORTEUR : *Apparaît côté jardin.* Oui, m'sieur.

LE REGISSEUR : C'est votre tour de penser.

LE PORTEUR est gêné.

Vous ne voulez pas ? Vous en avez le droit.

LE PORTEUR : *Divisé entre son désir d'exprimer ses pensées et sa timidité.* Euh... euh... Je pensais juste à ma maison à Chicago et à... à mon assurance-vie.

LE REGISSEUR : C'est bien.

LE PORTEUR : Ben, merci... Merci.

LE PORTEUR s'efface en rougissant violemment, dans un paroxysme de gaucherie timide et de plaisir.

LE REGISSEUR : *Au public.* C'est un brave type, ce Harrison. Juste un peu timide. À *nouveau aux acteurs.* À présent, les compartiments, s'il vous plaît.

Les couchettes tombent dans la pénombre. PHILIPPE se tient debout à la porte qui sépare son compartiment de celui de sa femme.

PHILIPPE : Ça va aller, mon ange ?

HENRIETTE : Oui. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé pendant le dîner.

PHILIPPE : Veux-tu que je ferme la porte ?

HENRIETTE : Essaie de voir si tu peux la coincer avec une chaise, pour qu'elle reste à demi ouverte sans cogner.

PHILIPPE : Voilà. Bonne nuit, mon ange. Si tu n'arrives pas à dormir, appelle-moi et nous jouerons à la crapette.

HENRIETTE : Tu repenses à cette affreuse période où nous sommes restés debout toutes les nuits pendant une semaine... Mais ce soir je suis sûre que je vais dormir. Le bruit des roues a quelque chose d'agréable et de familier. Dans quel état sommes-nous ?

PHILIPPE : Nous traversons l'Ohio à toute allure. Nous serons bientôt dans l'Indiana.

HENRIETTE : Je les connais, ces petites villes avec des chevaux attachés devant les boutiques.

PHILIPPE : Nous atteindrons Chicago à l'aube. Je t'appellerai. Dors bien.

HENRIETTE : Dors bien, chéri.

PHILIPPE retourne dans son propre compartiment. Dans le compartiment trois, l'ASSISTANT fait basculer sa chaise en arrière et fume un cigare. L'INFIRMIERE DIPLOMEE tricote un bas de laine. LA FOLLE appuie le front contre la fenêtre, c'est-à-dire qu'elle fixe le public du regard.

LA FOLLE : *Ses paroles ont une sonorité traînante et plaintive, mais manquent absolument de conviction.* Ne m'emmenez pas là-bas. Ne m'emmenez pas là-bas.

L'INFIRMIERE : Vous n'aimeriez pas vous allonger, ma petite dame ?

LA FOLLE : Je veux descendre de ce train. Je veux rentrer à New York.

L'INFIRMIERE : Et si je vous brossais les cheveux, comme tout à l'heure ? C'est tellement agréable.

LA FOLLE : *Va à la porte.* Je veux descendre de ce train. Je veux ouvrir la porte.

L'INFIRMIERE : *Lui prend la main.* Que de bruit ! Vous allez réveiller tous ces braves gens. Venez, je vous raconte une histoire à propos de l'endroit où nous allons.

LA FOLLE : Cet endroit, je ne veux pas y aller.

L'INFIRMIERE : Mais c'est ravissant ! C'est couvert de pelouses et de jardins. Je n'ai jamais vu un si bel endroit. Ravissant.

LA FOLLE : *S'allonge sur le lit.* Y a-t-il des roses ?

L'INFIRMIERE : Des roses ! Des rouges, des jaunes, des blanches... c'est couvert de roses.

L'ASSISTANT : *Après une pause.* On a dû passer Cleveland, là.

L'INFIRMIERE : J'ai eu un patient à Cleveland, une fois. Un cas de diabète.

L'ASSISTANT : Si seulement j'avais une radio. C'est bon pour eux, la radio. Autrefois j'avais un patient qui voulait laisser la radio allumée en permanence.

LA FOLLE : *Se lève à demi.* Je ne suis pas belle. Je ne suis pas aussi belle qu'elle l'était.

L'INFIRMIERE : Oh si, je vous trouve belle ! Très belle... M. Morgan, vous ne trouvez pas que Mme Churchill est belle ?

L'ASSISTANT : Oh, charmante ! Une authentique star de cinéma, Mme Churchill.

LA FOLLE les regarde d'un air interrogateur, puis se calme. HENRIETTE gémit légèrement. Elle étouffe sa toux. À tâtons, elle trouve la sonnette. LE PORTEUR frappe à sa porte.

HENRIETTE : *Chuchote.* Entrez. D'abord, fermez la porte qui donne sur la chambre de mon mari. Doucement. Doucement.

LE PORTEUR : *Un porteur plaintif.* Oui, madame.

HENRIETTE : Porteur, je ne vais pas bien. Je suis malade. J'ai besoin d'un médecin.

LE PORTEUR : Mais madame, on n'a point de médecin...

HENRIETTE : Si, en sortant de table j'ai vu un homme dans l'un des sièges de ce côté-là qui lisait un journal médical. Allez le réveiller.

LE PORTEUR : *Abasourdi.* Madame, je ne peux pas réveiller qui que ce soit.

HENRIETTE : Si, vous pouvez, Porteur. Porteur. Nous n'avons pas le temps de discuter. Je suis très malade. C'est mon cœur. Réveillez-le. Dites-lui que c'est mon cœur.

LE PORTEUR : Oui, madame.

Il va dans le couloir et se met à secouer l'épaule de l'homme qui occupe la couchette numéro trois.

COUCHETTE TROIS : Hein. Quoi. Qu'y a-t-il ? On est arrivés ?

LE PORTEUR marmonne à son oreille.

J'arrive tout de suite... Porteur, est-ce une femme jeune ou vieille ?

LE PORTEUR : J'sais pas, m'sieu. Elle est un peu vieille je crois, mais pas si vieille que ça.

COUCHETTE TROIS : Dites-lui que j'arrive dans une minute, qu'elle reste allongée tranquillement.

LE PORTEUR entre dans le compartiment d'HENRIETTE. Elle a détourné son visage.

LE PORTEUR : Il arrive dans une minute, madame. Il dit que vous restiez allongée tranquille.

LE DOCTEUR trébuche le long du couloir en marmottant : « Ces foutues chaussures ! »

LA VOIX DE QUELQU'UN : S'il vous plaît, pourrions-nous avoir un peu de calme, dans ce wagon ?

COUCHETTE NEUF (*Fred*) : Oh, la ferme !

LE DOCTEUR passe devant LE PORTEUR et entre dans le compartiment d'HENRIETTE. Il se penche sur elle et la dissimule de son corps incliné.

COUCHETTE TROIS : Elle est morte, Porteur. Y a-t-il quelqu'un dans le train qui voyage avec elle ?

LE PORTEUR : Oui, m'sieur. C'est son mari là, à côté.

COUCHETTE TROIS : Idiot ! Pourquoi ne l'avez-vous pas appelé ? Je vais lui parler.

LE REGISSEUR s'avance.

LE REGISSEUR : Bon. Voilà pour l'intérieur du wagon. Ça fera l'affaire pour l'instant. À présent, examinons sa situation d'un point de vue géographique, météorologique, astronomique et théologique.

Wagon-lit Hiawatha, dix heures moins dix. Premier décembre 1930. Tout le monde à son poste.

Quelques silhouettes commencent à apparaître au balcon.

Non, non. Ce n'est pas encore le tour des Planètes. Ni des Heures. *Les silhouettes se retirent.*

LE REGISSEUR frappe des mains. Un petit garçon arborant une salopette et un large sourire entre côté jardin derrière les couchettes.

GROVER'S CORNERS, OHIO : *D'une voix niaise, comme s'il récitait un poème à la fête du patronage.* Je représente la ville de Grover's Corners, dans l'Ohio. Huit cent vingt-et-une âmes. « Il y a tant de bonté chez les pires d'entre nous, et tant de malice chez les meilleurs d'entre nous, qu'il sied mal à n'importe lequel d'entre nous de critiquer le reste d'entre nous. » Citation de Robert Louis Stevenson. Merci bien.

Il sourit de toutes ses dents et sort côté cour. De ce même côté entre un personnage en manches de chemises. Il s'agit d'un champ.

LE CHAMP : Je représente un champ que vous êtes en train de traverser entre Grover's Corners, dans l'Ohio, et Parkersburg, dans l'Ohio. Dans ce champ, on trouve cinquante-et-une marmottes, deux cents six campagnols, six serpents et des millions d'insectes, de fourmis, d'araignées et de coléoptères. Tous en hibernation. « Y a-t-il rien de plus précieux qu'une journée de juin ? C'est alors que les journées sont parfaites, ou jamais. » *La vision de Sire Lanval*, William Cullen... pardon, James Russel Lowell. Merci.

Exit. Entre un VAGABOND.

LE VAGABOND : Je tenais simplement à vous dire que je suis un vagabond : je voyage depuis un bout de temps sous ce wagon, Hiawatha, ce qui me donne le droit de participer à cette pièce. Je me déplace de Rochester, au nord de New York, à Joliet dans l'Illinois. Il faut de tout pour faire un monde. « Sur la route de Mandalay, Où les poissons volants volaient, Le soleil tonitruait, Sur la Chine à travers la baie ». Rudyard Shakespeare. Il fait un froid de misère. Merci.

Exit. Entre une vieille fermière très douce avec trois gosses dégingandés.

PARKERSBURG, OHIO : Je représente la ville de Parkersburg, dans l'Ohio. Deux mille six cent quatre âmes. J'ai vu tous les effroyables ravages causés par l'alcool et j'espère que personne ici n'en touchera jamais une goutte, c'est la malédiction de notre beau pays.

Elle bat la mesure et tous se mettent à chanter d'une voix incertaine.

« Glory, glory, alléluia, Glory, glory, alléluia, Glory, glory, alléluia, Bon voyage pour tous les gars ! »

LE REGISSEUR leur fait signe de partir avec tact. Entre un travailleur.

LE TRAVAILLEUR : Ich bin der Arbeiter der hier sein Leben verlor. Bei der Sprengung für diese Brücke über die Sie in dem Moment fahren — *La locomotive siffle en traversant un pont* — erschlug mich ein Felsbrock. Ich spiele jetzt als Geist in diesem Stück mit. « Vor sieben und achtzig Jahren haben unsere Väter auf diesem Kontinent eine neue Nation hervorgebracht... »

LE REGISSEUR : *Vient en aide au public.* Je suis désolé, c'est de l'allemand. Il dit qu'il est le fantôme d'un travailleur tué pendant la construction du pont que traverse actuellement le wagon Hiawatha — *Nouveau sifflet de locomotive* — et qu'il veut apparaître dans la pièce. Un éclat de rocher l'a frappé alors qu'ils faisaient sauter la pierre à la dynamite... Sa devise vous la connaissez, c'est le discours d'Abraham Lincoln : « Il y a quatre-vingt-sept ans nos pères ont fait naître sur ce continent une nouvelle nation consacrée... », et ainsi de suite. Merci, M. Krüger.

Le fantôme sort. Entre un autre travailleur.

LE TRAVAILLEUR : Je suis veilleur dans une tour de guet près de Parkersburg, dans l'Ohio. Je tiens à ce que vous sachiez que je ne dors pas, et que tous les signaux de ce train sont en règle. Je vous souhaite à tous un bon voyage. « Si tu sais garder ta raison quand tous la perdent autour de toi et t'en accusent... », comme dit Rudyard Kipling. Merci.

Il sort. LE REGISSEUR s'avance.

LE REGISSEUR : Bon. Voilà qui est fait. Maintenant, la météo.

Entre un mécanicien.

LE MECANICIEN : Il fait onze degrés en dessous de zéro. Le vent souffle nord-nord-ouest, à la vitesse de dix-sept nœuds. Un champ de pression barométrique se déplace latéralement du Saskatchewan vers la côte est. Il fera froid demain, avec quelques chutes de neige dans les états du centre, et au nord de New York. *Il sort.*

LE REGISSEUR : Bon. À présent, les heures. *Il explique au public.* Les minutes sont des commères, les heures des philosophes, les années des théologiennes. Les heures sont philosophes à l'exception de Minuit, qui elle aussi est théologienne... En poste, Dix heures !

LES HEURES sont de belles filles habillées comme les Pléiades peintes par Elihu Vedder. Chacune porte un grand chiffre romain doré. Elles passent lentement sur le balcon du fond, se déplaçant de cour à jardin.

Qu'est-ce que vous dites, Dix heures ? Aristote ?

DIX HEURES : Non, Platon, M. Washburn.

LE REGISSEUR : Bien... « Que penser d'un mortel à qui il serait donné de... »

DIX HEURES : « Que penser d'un mortel à qui il serait donné de contempler la beauté pure, simple, sans mélange, non revêtue de chairs et de couleurs humaines et de toutes les autres vanités périssables, mais la beauté divine elle-même ? Penses-tu que ce serait une destinée misérable que d'avoir les regards fixés sur elle, que de jouir de la contemplation... » *Elle continue le passage dans un murmure alors que ONZE HEURES apparaît.*¹

ONZE HEURES : « Que puis-je faire, moi, Épictète, vieux et boiteux, si ce n'est de chanter Dieu? Si j'étais rossignol, je ferais le métier d'un rossignol; si j'étais cygne, celui d'un cygne. Je suis un être raisonnable... »² *Sa voix aussi s'atténue en un murmure. MINUIT apparaît.*

LE REGISSEUR : Bien... Minuit, qu'est-ce que vous avez pour nous ?

MINUIT : Saint Augustin et sa mère.

LE REGISSEUR : Voyons... « Nous disions donc : qu'une âme soit; en qui les révoltes de la chair... »

MINUIT : « Nous disions donc : qu'une âme soit; en qui les révoltes de la chair, le spectacle de la terre, des eaux, de l'air et des cieux, fassent silence... »

LE REGISSEUR : Plus vite : « Qui se fasse silence à elle-même. »

MINUIT : « Oui, qu'oubliée de soi, elle franchisse le seuil intérieur. »

LE REGISSEUR : Un peu plus fort, Mlle Foster.

MINUIT : *Un peu plus fort.* « Songes, visions fantastiques, toute langue, tout signe, tout ce qui passe, venant à se taire... »³

¹ N.d.t. : Wilder ne donne pas les références, mais il s'agit du *Banquet* de Platon, 211-212. Cette traduction de Dacier et Grou est libre de droits.

² N.d.t. : *Manuel* d'Épictète, chapitre XVI, « De la Providence ». Traduction de François Thurot (libre de droits).

LE REGISSEUR : *Leur fait signe de se retirer. Bon, c'est bien. À présent, les Planètes. Vingt-et-un décembre 1930, s'il vous plaît.*

Les HEURES quittent leur pose et retournent à leur loge, côté cour. Les PLANETES apparaissent sur le balcon. Certaines se placent à mi chemin sur les escaliers. Elles n'ont pas de texte, mais chacune émet un son. L'une fait un bruit de pulsation métallique. Une autre une basse monotone. Une troisième monte et descend des gammes en sifflant. Saturne fredonne obstinément deux notes basses répétées.

Plus fort, Saturne... Vénus, plus haut. Bien. Maintenant, Jupiter... Maintenant, la Terre.

Le Régisseur se retourne vers les couchettes du train.

Allons-y, tout le monde. Ceci est le bruit de la Terre.

Les villes, les travailleurs, etc., apparaissent sur le bord de la scène. Les passagers recommencent leur murmure de pensée.

Allons, Grover's Corners et Parkersburg. Ceci vous concerne. Veilleur. Vagabond. Ceci est le bruit de la Terre.

Il le dirige comme le ferait un chef d'orchestre. Chaque ville ou travailleur récite sa devise. La FOLLE éclate en sanglots déchirants. Elle se lève et tend les bras vers le REGISSEUR.

LA FOLLE : Utilisez-moi. Donnez-moi quelque chose à faire.

Il va rapidement à elle et lui chuchote quelque chose à l'oreille, puis la raccompagne à ses gardiens. Elle n'est pas consolée.

LE REGISSEUR : Maintenant chut... chut... chut ! Entrent les Archanges. *Au public.* Nous avons atteint la position théologique du wagon-lit Hiawatha.

Les villes et les travailleurs ont disparu. Les Planètes, hors scène, poursuivent une musique qu'on entend à peine. Deux jeunes hommes en complet de sergé bleu entrent le long du balcon et descendent les escaliers côté cour. Tour à tour, chaque passager parle dans son sommeil alors que les Archanges passent près de son lit.

GABRIEL montre BILL du doigt et MICHEL sourit en levant les sourcils. Ils marquent une pause devant la COUCHETTE CINQ, et MICHEL fait ce bruit d'approbation qui ne peut être transcrit que par « hm-hm ».

Les remarques que les personnages font dans leur sommeil ne sont pas toutes intelligibles, perdues dans le soupir, le gémissement ou le murmure qui les accompagne. Mais nous avons l'impression d'entendre :

COUCHETTE NEUF : *Fort.* Certains sont plus lents que d'autres, voilà tout.

COUCHETTE SEPT (*Bill*) : C'est pas marrant, tu sais. J'essaierai.

³ N.d.t. : *Confessions* de Saint Augustin, Livre IX, chapitre 10, 25. Traduction de M. Moreau (libre de droits).

COUCHETTE CINQ (*La dame aux cadeaux de Noël*) : *Rapidement*. C'est à vous de décider, bien sûr. Je suis prête quand vous voulez. Une année ou l'autre, c'est pareil pour moi.

COUCHETTE UN : Je peux enseigner la couture. Je sais coudre.

Ils s'approchent du compartiment d'HENRIETTE. La FOLLE se redresse et leur parle.

LA FOLLE : Moi ?

Les ARCHANGES secouent la tête.

À quoi bon me laisser attendre sans rien faire ?... Bah, je suis reconnaissante pour tout. Je suis reconnaissante parce que je vais tellement mieux qu'auparavant. Cette vieille histoire, cette terrible histoire ne me hante plus comme avant. J'ai l'impression que mon esprit a été libéré d'un énorme fardeau... Mais plus personne ne me comprend. Moi, au moins, je me comprends parfaitement, mais personne d'autre ne comprend une seule de mes paroles... Alors il faut que j'attende ?

Les ARCHANGES acquiescent en souriant.

Résignée, avec un sourire qui sous-entend leur complicité.

Enfin, c'est à vous de décider. Je ferai ce qui vaut pour le mieux ; mais ils sont tous si enfantins, si absurdes. Ils n'ont aucune logique. Tous ces gens sont complètement fous... Ces gens sont des enfants : ils n'ont jamais souffert.

Elle retourne à son lit et s'endort. Les ARCHANGES se tiennent près d'HENRIETTE. Le DOCTEUR a emmené PHILIPPE dans le compartiment voisin et lui parle en chuchotements sincères. Le visage d'HENRIETTE faisait face au mur ; elle le tourne légèrement et parle en direction du plafond.

HENRIETTE : Je ne serais pas heureuse là-bas. Laissez-moi rester morte ici bas. Ma place est ici. Je me contenterai volontiers d'errer dans ma maison pour rester près de Philippe... Vous savez que je ne serais pas heureuse là-bas.

Gabriel se penche et lui murmure à l'oreille. Après une courte, pause, elle éclate violemment en sanglots.

J'ai honte de venir avec vous. Je n'ai rien fait. Je n'ai rien fait de ma vie. Pire que ça : j'étais boudeuse et colérique. Je ne me rendais jamais compte de rien. Je n'oserais pas poser le pied dans un pareil endroit.

Ils lui parlent encore en chuchotant.

Mais ces choses-là sont impossibles à pardonner. Je ne veux pas qu'on me pardonne aussi facilement. Je veux être punie pour tout ça. Je ne bougerai pas tant que je n'aurai pas été châtiée longtemps, très longtemps. Je veux être libérée de tout ça — par le châtement. Je veux être toute neuve.

Ils lui parlent en chuchotant. Lentement, elle pose les pieds sur le sol.

Mais personne d'autre ne peut être puni à ma place. Je veux bien m'y confronter toute seule. Je ne demande à personne d'être puni pour moi.

Ils lui parlent encore en chuchotant. Elle reste longtemps assise, démunie, regardant ses chaussures : elle réfléchit.

C'était injuste. J'aurais bien voulu souffrir moi-même pour tout ça — si j'avais eu la force de supporter une pareille montagne.

Elle sourit.

Oh, j'ai honte ! Je suis idiote et je le sais bien. Je ne suis rien qu'une Américaine... Mais que de choses merveilleuses doivent commencer maintenant. Vous voulez vraiment de moi ? Vous voulez vraiment de moi ?

Ils commencent à l'entraîner vers le couloir du wagon.

Emmenons tout le train avec nous. Il y a de beaux visages dans ce train. On ne peut pas tous venir ? Vous ne trouverez jamais un homme meilleur que Philippe. S'il vous plaît, s'il vous plaît, allons-y tous ensemble.

Ils atteignent les escaliers. Les ARCHANGES unissent leurs bras pour la soutenir ; elle s'appuie largement sur eux et monte lentement les marches. Ses paroles se font mi-chant, mi-babillage.

Mais voyez comme c'est immensément haut, comme c'est loin. J'ai le cœur faible. Je ne suis pas censée monter les escaliers. « Je ne demande pas à voir au loin le paysage : un petit pas me suffit ». On dirait la Suisse. Ma langue ne veut pas s'arrêter de parler. Je ne la contrôle plus... Laissez-moi m'arrêter un instant : je veux dire adieu.

Elle se retourne dans leurs bras.

Attendez un instant, je veux pleurer sur votre épaule.

Elle appuie le front sur l'épaule de Gabriel et rit longtemps, doucement.

Adieu, Philippe... Je l'ai supplié de ne pas m'épouser, mais rien n'y faisait. Il croyait en moi, exactement comme vous... Adieu, numéro 1312 avenue de Ridgewood, à Oaksbury dans l'Illinois. J'espère me rappeler ses escaliers, ses portes et ses papiers peints pour toujours. Adieu, lycée Emerson, au coin de l'avenue Forbush et de la rue de Wherry. Adieu, mademoiselle Walker, mademoiselle Cramer qui m'a appris l'anglais, mademoiselle Matthewson qui m'a appris la biologie. Adieu, notre église congrégationaliste, au coin de l'avenue Meyerson et de la sixième rue, adieu pasteur McReady, et Mme McReady et Julia. Adieu, Papa et Maman...

Elle se tourne.

Je suis fatiguée de tous ces adieux... Je n'avais pas l'habitude de parler autant. J'étais si casanière ; je n'avais jamais le courage de parler. Jusqu'à ce que Philippe arrive. Je vois, maintenant. Je vois. Je comprends tout maintenant.

LE REGISSEUR s'avance.

LE REGISSEUR : *Aux acteurs.* Bon, bon. Allez... Maintenant, le monde entier tout ensemble, s'il vous plaît. L'ensemble du système solaire, s'il vous plaît.

Tous les acteurs commencent à reparaître sur les bords de la scène. Il frappe des mains.

L'ensemble du système solaire, s'il vous plaît. Où est le Vagabond ? Où est la lune ?

Il donne deux coups secs sur le sol, comme un chef d'orchestre qui demande l'attention de tous ses musiciens, puis il soulève lentement la main. Les êtres humains murmurent leurs pensées ; les Heures discutent ; les Planètes psalmodient ou fredonnent. La voix d'Henriette s'élève finalement au-dessus des autres, en disant :

HENRIETTE : « Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer »... « En dépit de mes craintes, l'orgueil m'a conseillé : ne regarde pas les années passées. »

Le REGISSEUR leur fait signe de partir.

LE REGISSEUR : Excellent. À présent dégagez la scène, s'il vous plaît. Nous voilà à la gare d'Englewood, au sud de Chicago. Vous voyez les tours de l'université, là-bas ? Il n'y en a pas de meilleure.

COUCHETTE UN (*La Dame célibataire*) : Porteur, vous aviez promis de me réveiller à six heures moins le quart.

LE PORTEUR : Désolé, madame, mais la nuit a été affreuse, dans ce wagon. Y'a une dame qui a été terriblement malade.

COUCHETTE UN : Oh ! Est-ce qu'elle va mieux ?

LE PORTEUR : Non, m'dame. Pas un brin.

COUCHETTE CINQ : Jeune homme, j'ai votre pied dans la figure.

LE REGISSEUR : *Joue à nouveau le rôle de la couchette d'en haut.* Excusez-moi, madame, j'ai glissé...

COUCHETTE CINQ : *Grommelle, mais sans méchanceté.* Ma parole, ce voyage n'aura été qu'une longue série d'insultes.

LE REGISSEUR : Donnez-moi une minute, madame : je descends et vous serez débarrassée de moi.

COUCHETTE CINQ : Vous n'avez personne pour vous repriser vos chaussettes ? Vous devriez avoir honte de vous promener dans cet état.

LE REGISSEUR : Excusez-moi, madame.

COUCHETTE CINQ : Vous êtes trop arrogant pour vous marier. Le voilà, votre problème.

COUCHETTE NEUF : Bill ! Bill !

COUCHETTE SEPT : Ouais ? Qu'ess'y a ?

COUCHETTE NEUF : Bill, combien tu donnes de pourboire au porteur dans un train comme ça ?
Ça fait si longtemps que j'ai quitté le pays...

COUCHETTE SEPT : Fichtre, Fred, j'en sais rien non plus.

LE PORTEUR : CHICAGO, CHICAGO. Tout le monde descend. Il ira pas plus loin, ce train.

Les passagers descendent du train tant bien que mal. Une armée de vieilles femmes entre avec seaux et serpillières et se prépare à nettoyer le wagon.

FIN DE LA PIECE